MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 15 (1976), p. 399-419

Nada Tomiche

Le roman égyptien après 1973... Sa place dans le monde arabe et l'image qu'en reçoit l'Occident.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724710489 *BCAI 38*
9782724710021 *Athribis VIII* Carolina Teotino
9782724710069 *Gebel el-Zeit III* Georges Castel
9782724709926 *Ouadi el-Jarf I* Pierre Tallet, Grégory Marouard, Damien Laisney
9782724710427 *Ermant III* Christophe Thiers
9782724710144 *Documentary Papyri from the Fouad Collection at the Institut Français d?Archéologie Orientale (P.Fouad II 90–100)* Mohamed Gaber Elmaghrabi
9782724710007 *Représentations et symbolique de la guerre et de la paix dans le monde arabe* Sylvie Denoix (éd.), Salam Diab-Duranton (éd.)
9782724710038 *Les textes de la pyramide de la reine Ânkhesenpépy II* Bernard Mathieu

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

LE ROMAN ÉGYPTIEN APRÈS 1973...

SA PLACE DANS LE MONDE ARABE ET L'IMAGE QU'EN REÇOIT L'OCCIDENT

Nada TOMICHE

La production romancée a connu, en Egypte et dans l'ensemble du monde arabe une profonde transformation vers 1967, au moment des auto-critiques exprimées par des écrivains éminents, et des prises de conscience et constats d'échecs, tant militaires que sociaux.

La seconde guerre mondiale n'avait pas été vécue comme un drame par l'Egypte. Le temps des opérations militaires dans le désert de Libye avait permis un développement des affaires, de la petite industrie locale et du secteur des services. L'Egypte se retrouvait, en 1945, dans le camp des vainqueurs, ce qui lui donnait l'espoir d'une éventuelle libération progressive de l'occupation anglaise. L'avenir semblait serein, du moins sans à-coups trop brusques.

La littérature romancée restait, elle aussi, un prolongement des habitudes de l'avant-guerre. Ainsi, en 1945, par exemple, paraissait *Laqīṭa* [1], couronné par le prix Hudā Šaʿrāwī. Ecrit en langue très littéraire par un auteur prolifique, Muḥammad ʿAbd al-Ḥalīm ʿAbd Allāh, le roman n'usait à aucun moment du dialecte, les dialogues, même entre fillettes de l'Assistance publique, se faisant en phrases à la syntaxe et au vocabulaire châtiés. L'héroïne, enfant trouvée, suprêmement belle et vertueuse, semblait sortir d'un conte de fées. Elle était aimée d'un médecin, homme de qualité, digne d'elle. Mais les préjugés de classes interdisaient leur union car elle n'était pas « née ». La tache de sa naissance, ses « origines » inconnues formaient un obstacle que les jeunes gens eussent pu éventuellement forcer. Mais les convenances seront sauves car la pure jeune fille mourra accidentellement, pleurée de tous. Le livre est exemplaire, à sa date, d'un genre littéraire, le sombre mélo, qui ne se survit plus guère aujourd'hui.

[1] Muḥammad ʿAbd al-Ḥalīm ʿAbd Allāh, *Laqīṭa*, « Enfant trouvée », Le Caire, *Maktabat Miṣr lil-ṭibāʿa*, 1945.

AnIsl 15 (1976), p. 399-419 Nada Tomiche
Le roman égyptien après 1973... Sa place dans le monde arabe et l'image qu'en reçoit l'Occident.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

En 1952 paraissait au Caire le chef-d'œuvre de Yūsuf al-Sibāʿī, *al-Saqqā' māt* [1] qui avait déjà été publié en feuilleton. Cet épais roman illustre l'évolution d'un « réalisme » très particulier, fortement folklorique, florissant avant la seconde guerre. Comme *Laqīṭa,* il émeut les âmes sensibles par des séquences mélodramatiques où le destin est cruel aux classes laborieuses et pauvres. Mais avec un art de conter très sûr, l'auteur fait alterner la tristesse et la drôlerie, la langue classique du récit ou des descriptions et le dialecte des dialogues. Le mélo naît de l'opposition entre la beauté morale, et physique souvent aussi, des pauvres, et l'horreur des préjugés sociaux qui font leur malheur. Le mélodrame, mêlé au pittoresque des ruelles et des impasses du Caire, des habitudes et des coutumes, représente donc un « réalisme » très particulier.

Dans l'un comme dans l'autre roman, on retrouve la dichotomie du Bien et du Mal, de la loyauté et de la traîtrise, catégories binaires, formées de pôles positif et négatif, traditionnelles et donc aisément perceptibles des lecteurs. D'où le succès de telles œuvres. D'autant plus que, bien que respectueux des conventions littéraires, des idées reçues et des préjugés (sur la nécessité d'être né d'une union légale, de parents honorables etc.), les auteurs laissent entrevoir un penchant réformiste qui est celui de la société cultivée de l'époque. Ils montrent la nocivité de certains préjugés — sur le mariage en particulier dans le premier roman, sur la hiérarchie sociale et la valeur accordée à l'argent dans le second. Les personnages y sont non-révolutionnaires, lucides mais passifs. Leur comportement obéit à un modèle conventionnel. Ils ne risquent ni de détruire ni même de perturber le milieu où ils vivent. Ils tentent, modérément, de le « réformer » et transmettent l'espoir que demain sera meilleur qu'aujourd'hui. La femme et l'enfant restent « à leur place », vus de l'extérieur, l'une douce, belle et maternelle, portée à l'oubli de soi, l'autre turbulent et affectueux.

La technique même des romans est « classique ». La progression temporelle est cohérente. Les séquences rétrospectives sont nettement indiquées par des clichés du genre « Fermons les yeux et retournons à trente ans en arrière », où l'auteur-démiurge fait un signe au lecteur par-dessus ses marionnettes. Les scènes descriptives, souvent répétitives, sont minutieuses — descriptions d'une nature

[1] Yūsuf al-Sibāʿī, *al-Saqqā' māt,* « Le porteur d'eau est mort », Le Caire, al-Ḫanǧī, 1952.

AnIsl 15 (1976), p. 399-419 Nada Tomiche
Le roman égyptien après 1973... Sa place dans le monde arabe et l'image qu'en reçoit l'Occident.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

romantique ou de ripailles hautes en couleurs et inspirées, semblerait-il, de la littérature médiévale —. C'est d'ailleurs une curieuse caractéristique des romans égyptiens que d'y manger beaucoup. On ingurgite à grand bruit, on déchire à belles dents, on boit bruyamment. Dans *al-Saqqā' māt,* non moins de 135 pages sur 562, soit près du quart du roman, sont consacrées à la nourriture. Bon repas, joyeuse compagnie, plat aphrodisiaque sont autant de manifestations du côté bon vivant et heureux de vivre des Egyptiens. Cette participation en commun aux rites de la table établit des rapports chaleureux et magiques; elle assure la cohérence du groupe social et y fait passer le courant humain qui marque la société d'hier aux yeux de l'écrivain.

La « gentillesse » du peuple égyptien est l'idée maîtresse des récits de l'époque, que ce soit chez les aînés (Ṭāha Ḥusayn, Tawfīq al-Ḥakīm et même Naǧīb Maḥfūẓ) ou chez les plus jeunes (Yūsuf Idrīs ou ʿAbd al-Raḥmān Šarqāwī). Les séquences rétrospectives et pittoresques permettent d'insister sur des qualités jusqu'à les transformer en valeurs conventionnelles, en clichés. A quoi s'ajoutent les séquences de « méditation métaphysique » sur la vie, l'amitié, la mort et aussi sur l'injustice, l'exploitation éhontée des pauvres, le poids des préjugés et celui des coutumes.

La vision du monde qui se dégage des romans de l'époque est, en définitive, homogène, identique même, chez les écrivains. Nostalgie d'une époque révolue où les sentiments étaient plus spontanés, plus désintéressés qu'aujourd'hui. Souhait unanime de réformes dans l'ensemble peu révolutionnaires, dans le domaine de l'enseignement (suppression des méthodes médiévales du *kuttāb*), dans la séparation de la religion et de l'Etat, dans le statut de la femme, dans l'autoritarisme du père à qui l'on reconnaît toutefois le droit de régenter la cellule familiale, mais de manière éclairée. Réformes modérées donc, proposées par une littérature qui ne conteste pas l'état de société actuel et dont les aspirations ne dépassent pas une souveraineté monarchique ou présidentielle et une indépendance nationale effective.

Après 1967, un type nouveau de société s'instaure, où s'est effectuée la prise de conscience d'un niveau de civilisation désormais différent de celui « d'hier ». Le succès matériel et l'argent deviennent critères de valeur, les masses populaires, autrefois si émouvantes, deviennent de « sottes foules », des moutons de Panurge. L'individu est seul, entouré d'une masse dont on peut à peine dire qu'elle soit.

AnIsl 15 (1976), p. 399-419 Nada Tomiche
Le roman égyptien après 1973... Sa place dans le monde arabe et l'image qu'en reçoit l'Occident.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

C'est que le choc de la défaite de juin 1967 a entraîné une transformation profonde de la psychologie et des idées. Les groupements humains organisés, administrations, bureaux d'affaires, ne suscitent plus que méfiance. Tenus pour responsables de l'échec militaire et social du pays, les pouvoirs sont contestés dans leurs lois et leurs règlements. Le monde apparaît soudain instable. L'individu n'en a plus — non pas le contrôle — mais une vision cohérente. C'est la fin du mythe de la permanence des structures, de la perfectibilité humaine, du progrès des sociétés. L'ère du doute s'instaure.

De 1967 à 1973, l'ancien ensemble des valeurs si longtemps reconnues, est donc renié. Par des récits violents et « absurdes », une avant-garde refuse la fonction distrayante et sécurisante de la littérature. Elle refuse l'institution romanesque, les conventions littéraires, le conformisme des idées reçues. Elle refuse l'ordre établi qu'elle viole dans chacun de ses contes. Car elle conduit alors ses expériences dans le cadre plus restreint du conte et de la nouvelle, ayant abandonné, pour un temps, le roman.

Nous avons étudié ailleurs ce septennat très riche en œuvres novatrices [1]. Qu'il nous suffise de dire ici que cette avant-garde du refus, comme on l'a appelée, adopte des formes d'expression nouvelles pour dire son désarroi. Elle choisit volontairement des expressions offensantes pour dénoncer la culture officielle, les valeurs en place.

Avec Naǧīb Maḥfūẓ appuyé sur une pléiade de jeunes comme Maǧīd Ṭūbiyā, Ǧamāl al-Ġīṭānī, Aḥmad Hāšim al-Šarīf et bien d'autres, cette avant-garde fait exploser les cadres du récit. Elle dit sa rage impuissante en des scènes de violence, de haine, de tortures, scènes de sadisme, de masochisme, expression d'un désespoir à l'échelle du monde arabe. A travers les réactions des écrivains, la défaite de 1967 apparaît comme l'événement historique le plus traumatisant qu'ait connu l'Egypte.

Les idées réformatrices des œuvres antérieures ne disparaissent pas des écrits de cette avant-garde en colère. Les idées nouvelles elles-mêmes ne sont pas exprimées « pour la première fois » dans l'histoire littéraire égyptienne. Des précurseurs avaient montré la voie, mais solitaires, tels Bišr Fāris, Yūsuf al-Šarūnī ou Yaḥyā

[1] N. Tomiche, *Histoire de la littérature romanesque de l'Egypte moderne*, Paris, Geuthner, sous presse.

AnIsl 15 (1976), p. 399-419 Nada Tomiche
Le roman égyptien après 1973... Sa place dans le monde arabe et l'image qu'en reçoit l'Occident.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ḥaqqī. L'évolution se faisant par glissement des priorités, par ce que Jakobson a appelé un « changement de dominante », les idées maîtresses de naguère sont repoussées au second plan et les révoltes, exprimées en mineure autrefois, deviennent essentielles dans les nouveaux récits.

Le héros ou l'héroïne, marqués par des qualités hors du commun, physiques ou morales, disparaissent. L'action ne progresse plus vers un nœud puis vers une conclusion. Le temps, l'espace sont imprécis. Le récit est marqué par l'aléatoire, le *flash*, l'illumination. La critique des œuvres de cette époque doit s'appuyer sur les principes de l'analyse psychanalytique pour retrouver la cohérence de l'œuvre au niveau des rêveries, des images, des sensations, des rapprochements qui forment le tissu de la narration. Le conte devient un poème construit sur la synecdoque et la métonymie, l'inclusion et la contiguïté, le raccourci et la répétition obsédante. Il est indécis, imprécis, triste comme la mort qui forme, le plus souvent, sa conclusion.

Nous ne pousserons pas plus loin le rappel des caractéristiques de cette période si brève et si riche. Nous y reviendrons parallèlement, plus bas, en examinant, en Syrie, une situation identique.

Après 1973, des tendances nouvelles vont favoriser la réapparition du roman qui retrouve même l'ampleur de la trilogie chez les auteurs d'avant-garde. Ceux-ci se regroupent encore autour de Naǧīb Maḥfūẓ. Nous l'examinerons donc en premier, en tant que révélateur de l'évolution en cours. Nous parlerons aussi de l'œuvre d'un nouvel écrivain qui, sans avoir jamais publié de roman auparavant, atteint au chef-d'œuvre avec une trilogie, Šarīf Ḥattāta. Nous finirons par Ǧamāl al-Ġīṭānī qui est un exemple d'écrivain passant de la forme brève de la nouvelle où il s'était illustré après 1967, au roman.

En 1973, Naǧīb Maḥfūẓ publie le premier volume à caractère nettement romanesque qu'il ait écrit depuis 1967, après trois recueils d'histoires brèves — dont *al-marāya* « Le miroir », en 1972, qui groupe autour d'un personnage central une série d'anecdotes variées. Ce roman, *Al-ḥubb taḥt al-maṭar* (1973) « Amour sous la pluie » [1], est construit sur des intrigues entrelacées et complexes. Il rappelle par son souffle et la diversité des personnages et des comportements, l'œuvre

[1] Naǧīb Maḥfūẓ, *al-Ḥubb taḥt al-maṭar*, « Amour sous la pluie », Le Caire, *dār Miṣr lil-ṭibāʿa*, 1973.

AnIsl 15 (1976), p. 399-419 Nada Tomiche
Le roman égyptien après 1973... Sa place dans le monde arabe et l'image qu'en reçoit l'Occident.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de la première période de Naǧīb Maḥfūẓ. On y retrouve la progression des récits vers un nœud et un dénouement, l'art de conter des péripéties dramatiques ou mélodramatiques. Le milieu décrit est celui de la jeunesse universitaire, après l'obtention des diplômes, à l'entrée des jeunes gens dans la vie active. Le moment est celui de la guerre contre Israël et le sujet consiste à examiner les effets de cette guerre sur la nouvelle génération. ʿAliyyāt et son frère Ibrāhīm d'un côté, Saniyya et son frère Marzūq de l'autre, vont être liés par deux mariages en chassé-croisé, celui de ʿAliyyāt avec Marzūq et celui de Saniyya avec Ibrāhīm. Troisième duo représentatif de cette jeunesse, Munā et son frère médecin.

Contrastant avec ce groupe intellectuellement homogène, les Aînés forment un ensemble beaucoup plus disparate. Un père, celui de ʿAliyyāt et d'Ibrāhīm, ʿAmm ʿAbdu, aidé par le vieux ʿAšmāwī, tient un café populaire où aime venir Ḥusnī Ḥiǧāzī, homme d'une cinquantaine d'années, représentant de l'ancienne bourgeoisie aisée, cordial, bon vivant, porté sur les films pornographiques et les jeunes filles qu'il dédommage largement de leurs complaisances. Ce trio se regroupe uniquement dans le cadre du café, conservatoire d'un mode de vie suranné. Il est décrit avec tendresse par l'auteur, dans ses défauts comme dans ses qualités. La dignité des trois hommes, leurs rapports chaleureux et détendus, leur cordialité, leur courage devant les coups du sort, leur langage pittoresque, caractérisent une époque révolue à laquelle s'attache une certaine nostalgie.

Les trois jeunes filles ont été attirées successivement par Ḥusnī Ḥiǧāzī dans son luxueux appartement. ʿAliyyāt et Saniyya, pauvres et ambitieuses, ont été ses maîtresses. Elles ont reçu en échange les moyens de poursuivre leurs études universitaires et de s'habiller avec goût. Elles se sont affinées au contact de cet homme au comportement aristocratique, cynique et élégant. Munā, de famille aisée, n'a pas eu de peine à résister au vieux beau. Elle n'en est pour cela ni meilleure, ni pire, dans le contexte du roman. Son assise sociale l'aidera encore, par la suite, à résister aux prétentions masculines, au complexe de supériorité d'un fiancé, aux tentatives de séduction d'un cinéaste, au charme d'un avocat conservateur et réactionnaire.

Leurs trois frères offrent aussi un échantillon des problèmes de la nouvelle génération. Le médecin, frère de Munā, aspire à exercer à l'étranger, illustrant par là le mouvement d'exode des cerveaux, qui prive les pays en voie de développement d'une partie de leur intelligentsia. Ibrāhīm, frère de ʿAliyyāt, est soldat

AnIsl 15 (1976), p. 399-419 Nada Tomiche
Le roman égyptien après 1973... Sa place dans le monde arabe et l'image qu'en reçoit l'Occident.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

dans l'armée égyptienne en guerre. Digne et courageux, il est la grandeur opposée à la misère morale du médecin et aussi de Marzūq, son futur beau-frère. Ce dernier, fils unique et seul soutien de famille, n'a pas été appelé au front. Il le déplore. Son caractère ne s'est pas trempé comme celui d'Ibrāhīm. Beau garçon, il abandonne le poste qu'il devait occuper en province et devient acteur de cinéma. Le succès le grise. Par faiblesse, il abandonne ʿAliyyāt, sa fiancée et il néglige sa famille. Un coup de théâtre — il sera défiguré par un jaloux — lui fait perdre tous les avantages acquis. Il se retrouvera à son point de départ, petit fonctionnaire en province, sans l'amour de la femme qu'il a trahie et qu'il aime toujours.

Le récit se déroule par séquences où s'intercalent les expériences des divers couples. Il décrit un étrange bouleversement des valeurs religieuses, morales et même patriotiques de naguère. La riche bourgeoisie, sans conscience politique, a-morale, représentée par Ḥusnī Ḥiǧāzī, n'est plus marquée d'un signe négatif. Elle n'est ni bonne, ni mauvaise, mais un mélange de bien et de mal. La liberté de mœurs des jeunes filles « modernes » est loin d'être condamnée, encore que le laxisme moral de ʿAliyyāt va l'entraîner dans des aventures catastrophiques dont elle ne sera sauvée que par la générosité de son nouveau fiancé. Ce dernier qui apparaît à la fin du roman, s'est formé non pas au contact de l'armée comme Ibrāhīm mais dans la lutte pour son idéal socialiste. Par sa forte personnalité et son sens de la justice, il est l'égal du fier militaire. Deux voies permettent donc à l'individu de se dépasser et de devenir l'artisan d'une Egypte digne d'elle-même : la discipline quotidienne de la lutte armée et le combat pour un idéal de justice sociale.

Noblesse du comportement chez certains jeunes gens exemplaires, attitude laxiste et timorée chez les autres ou chez les hommes de l'ancienne génération, les affrontements et les oppositions donnent au roman son rythme et son mouvement. Les drames se nouent et prolongent le Drame de l'Egypte humiliée par trop de défaites. Tous naissent des fautes et des renoncements de l'ancienne génération. La lâcheté d'un avocat, dans sa jeunesse, les vices de Ḥusnī Ḥiǧāzī, suscitent les malheurs de la jeunesse actuelle. De même, l'ancienne génération est responsable des défaites militaires d'aujourd'hui et des humiliations. Que sera demain ? « Le mot de la fin reste un secret enfoui dans les plis de l'Inconnu... ou bien nous mourrons sans être regrettés, ou bien nous vivrons une vie digne de nous », ainsi s'achève le roman.

AnIsl 15 (1976), p. 399-419 Nada Tomiche
Le roman égyptien après 1973... Sa place dans le monde arabe et l'image qu'en reçoit l'Occident.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

En opposition avec les nouvelles et les contes de la période précédente, on note, à partir de 1973, un retour au plaisir de conter une histoire complexe et cohérente, avec ses péripéties, ses attentes, ses exaltations et ses chutes.

Le roman s'amplifie avec Šarīf Ḥattāta et sa trilogie [1], *al-ʿayn ḏāt al-ǧufn al-maʿdaniyya* « L'œil à la paupière de fer » (1974), *ǧanāḥān lil-rīḥ* « Deux ailes au vent » (1974) et *al-hazīma* « La défaite » (1978). L'œuvre a un souffle épique et prend la relève de la saga de Naǧīb Maḥfūẓ.

Le premier volume, « L'œil à la paupière de fer », paraissait en 1974. L'auteur, médecin comme l'écrivain Nawwāl al-Saʿdāwī qui est aussi sa femme et à qui il dédicacera son troisième volume, confirme le phénomène littéraire des médecins-écrivains, bien connu en Occident, avec Rabelais, Axel Munthe, Céline ou Cronin, mais récent dans les lettres arabes. Il exprime clairement et courageusement, dès 1974, ce qu'auparavant l'avant-garde ne disait qu'en s'entourant d'obscurité, de symboles et d'allusions. Il est vrai que l'histoire du héros, jeune médecin, membre d'un réseau de résistance contre les Anglais et le Roi, débute sous l'ancien régime. Le temps de l'histoire, au lendemain de la seconde guerre mondiale, est troué de séquences, de *flash back*. Aucune date n'est précisée mais des épisodes tragiques sont rappelés, tel l'ouverture du pont tournant de Kasr el-Nil, entre l'Université et Le Caire, provoquant la mort de manifestants étudiants.

Le style est simple mais littéraire. Les dialogues font peu usage du dialecte. Si le récit se veut une chronique cohérente, il ne recule pas devant des glissements oniriques, des séquences intercalées sans transition, particulièrement quand, sous les coups et la torture, l'esprit du patriote perd sa lucidité. Les objets s'animent, la mouche et la fenêtre parlent. Les pronoms personnels, toi-lui, se confondent et renvoient à la même personne. Aujourd'hui fusionne avec autrefois et le résistant martyr redevient l'« enfant qui ne savait pas que le fouet des maîtres ne se lève que sur le dos des pauvres » [2].

Le monde décrit oppose les forces de l'argent, du pouvoir, de la tyrannie au peuple généreux. L'Etat est transformé par une minorité sanguinaire en camp

[1] Šarīf Ḥattāta, *al-ʿAyn ḏāt al-ǧafn al-maʿdaniyya*, « L'œil à la paupière de fer », Beyrouth, *dār al-ṭaliʿa*, 1974; *Ǧanāḥān lil-rīḥ*, « Deux ailes au vent », Beyrouth, *dār* ..., 1974; *al-Hazīma*, « La défaite », Beyrouth, *dār* ..., 1978.

[2] Id., *al-ʿAyn* ..., p. 24.

AnIsl 15 (1976), p. 399-419 Nada Tomiche
Le roman égyptien après 1973... Sa place dans le monde arabe et l'image qu'en reçoit l'Occident.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de concentration. « L'Etat ne plaisante pas. Il a le pouvoir d'écraser quiconque entrave sa route » [1]. L'organisation policière perfectionne ses techniques de torture physique et psychologique, indifférente, comme une machine, aux êtres humains, réduits à l'état de fiches d'identité, sans âme.

En face d'elle, la résistance s'organise dont les meilleurs éléments sacrifient leurs ambitions et leur bonheur. Ils travaillent dans la clandestinité, approchent le peuple des villes et des campagnes, distribuent des tracts, favorisent la prise de conscience et éduquent politiquement les masses.

Chaque résistant présenté dans le roman pose des problèmes qui sont ceux de son groupe social. Le docteur ʿAzīz, héros de la trilogie, s'interroge sur Dieu et sur ce qu'est la vérité, Nadia sur la place de la femme et son rôle, ʿAmmād est un résistant mais aussi un poète.

Dans les trois volumes, le récit décrit en priorité les phases de la lutte pour la survie physique et mentale des prisonniers politiques en Egypte. A l'horreur des tortures, aux abus et aux dénis de justice, ceux-ci opposent des armes pacifiques, la grève de la faim ou la ruse. Leur union les aide à surmonter les obstacles, à éviter les pièges et à garder leur dignité en dépit de la bestialité des tortionnaires. Le dr. ʿAzīz parvient, par le dialogue, à transformer un bourreau du camp d'extermination en gardien humain et à convaincre des directeurs de prisons.

La conviction politique des personnages compte moins que leur résistance active à l'oppression. Ainsi, le dr. ʿAzīz est aidé, lors d'une évasion, par un membre du Parlement, wafdiste depuis l'époque héroïque, en 1919, et déçu par la dégradation de son parti. D'anciens compagnons de lutte deviennent des ennemis quand ils se laissent convaincre de collaborer avec les autorités. Le vocabulaire marxiste qui, naguère encore, suffisait à faire mettre un homme en prison, n'est désormais plus révélateur d'une option politique. On le retrouve dans toutes les bouches. Pas un discours officiel qui n'en soit saturé, « il n'y a rien de plus dangereux pour le socialisme que les 'socialistes' » c'est-à-dire les politiciens hypocrites qui « tous utilisent aujourd'hui ... le vocabulaire révolutionnaire » [2].

La plus grande difficulté est de rester unis car les manœuvres sont nombreuses et la pression permanente pour diviser les opposants et les réduire.

[1] Id., *ibid.*, p. 30. — [2] Id., *al-Hazīma*, p. 198 et 201.

AnIsl 15 (1976), p. 399-419 Nada Tomiche
Le roman égyptien après 1973... Sa place dans le monde arabe et l'image qu'en reçoit l'Occident.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Les trois volets de la trilogie illustrent en fait un genre qui, sans être nouveau, prend un véritable essor en Egypte, celui de « la littérature des prisons » (*adab al-sugūn*). Le personnage principal redevient un héros par ses qualités hors du commun. Le récit progresse vers un nœud et une conclusion. Tous les détails, les descriptions et les narrations tendent à signifier. En dépit de raccourcis, de séquences parfois incluses sans transitions, la cohérence rend l'histoire aisée à suivre. Une sorte d'entente secrète se noue entre le lecteur et le héros contre les représentants de l'autorité.

C'est, avec moins de verbosité qu'avant 1967, le retour à l'art de conter pour l'auteur et au plaisir de lire pour le lecteur, sentiments disparus des récentes tentatives littéraires, de 1967 à 1973. La langue est celle de la presse, avec ses tournures syntaxiques inspirées du dialecte et des termes du vocabulaire parlé (*lamba* « lampe », *šanṭa* « valise »). Elle n'évite pas les clichés romantiques et recherchés, « un nuage soudain passa sur son visage » *marrat suḥāba ḫāṭifa fawqa waǧhihā,* ou les images psychanalytiques « replié sur lui-même comme l'embryon dans le ventre de la mère » [1].

Le retour vers des structures romanesques cohérentes, explicites, tournées vers l'expression de révoltes politiques, marque donc la tendance de l'actuelle avant-garde égyptienne.

Un autre bon exemple de cette évolution est fourni par Ǧamāl al-Ġīṭānī qui avait commencé sa carrière littéraire après 1967, par une série de contes « explosés ». Or, en 1976, il fait paraître un roman qui s'oppose, dès l'abord, par sa longueur, à ses précédentes histoires brèves. « Les événements de la ruelle de Zaʿfarānī » *waqā'iʿ ḥārat al-Zaʿfarānī* (1976) [2] confirme les tendances récentes. La langue, dès les pages d'introduction, est littéraire, à phrases courtes, à syntaxe imprégnée de dialecte, avec une ignorance absolue (ou un dédain ?) de la ponctuation et des conjonctions de coordination. Le texte se présente souvent comme un procès-verbal, un constat, aux propositions indépendantes, juxtaposées, et avec un usage intensif de la répétition de phrases aussi bien que de scènes entières.

La vie de divers habitants de la ruelle est rapportée avec la particularité commune de s'achever par une mésaventure révélant une soudaine impuissance sexuelle.

(1) Šarīf Ḥattāta, *Ǧanāḥān*, p. 5 et *al-Hazīma*, p. 7.

(2) Ǧamāl al-Ġīṭānī, *Waqā'iʿ ḥārat al-Zaʿfarānī*, « Les événements de la ruelle de Zaʿfarānī », Le Caire, *dār al-ṯaqāfa*, 1976.

AnIsl 15 (1976), p. 399-419 Nada Tomiche
Le roman égyptien après 1973... Sa place dans le monde arabe et l'image qu'en reçoit l'Occident.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Les personnages ont alors recours à un Šayḫ-guérisseur. Le second chapitre (ou « dossier 2 » *malaff* 2, comme dit l'auteur) informe le lecteur, comme le ferait le *Journal Officiel,* des dispositions prises par le šayḫ. Elles tendent à transformer la ruelle — puis ensuite le monde — en une prison où les habitants doivent dormir, se réveiller, manger aux mêmes heures et de même façon.

Le « dossier 3 » brosse le tableau de la ruelle qui s'organise dans ses nouvelles entraves. La vie reprend son cours, joyeuse, pétulante. Mais les ordres du šayḫ-guérisseur et tyran se succèdent, interdisant les cris, l'agitation, la gaîté. Les habitants glissent vers la folie, isolés du reste du pays. Mais les informations annoncent que les mêmes symptômes d'impuissance commencent à apparaître dans divers points du globe, en Asie, en Amérique. La peur gagne, c'est la fin d'un monde. Et la pratique concentrationnaire qui en découle, à l'échelle planétaire, s'appuie sur une idéologie, le « zaʿfarānisme », du nom du quartier.

Une humanité enserrée dans un étau conformiste, privée de toute liberté, naît ainsi de la soumission des individus à leurs instincts et de leur lâcheté devant leurs exploiteurs. Ġīṭānī, donc aussi, dénonce l'autorité despotique groupée autour d'un homme au pouvoir charismatique, transposition symbolique de l'Etat.

En retrouvant le souffle ample du roman et de la saga, les prosateurs d'avant-garde semblent être sortis des voies expérimentales du récit bref, où la fascination verbale, l'enchaînement par associations d'idées — si absurdes fussent-elles — l'incohérence apparente et les rapprochements du subconscient tenaient lieu de logique et d'explication.

Mais ils se séparent du roman désormais « traditionnel » d'avant 1967 par l'importance des options politiques dans le choix et le traitement du sujet. Nous sommes loin des effets de couleur locale, de mélodrame sentimental, d'invitation à d'imprécises réformes caractéristiques des récits d'autrefois. Les auteurs qui marquent les lettres égyptiennes actuelles dénoncent les atteintes à la liberté d'opinion, à la dignité de la personne humaine, l'emprisonnement et la torture. Ils dénoncent les groupes oppressifs dont la hiérarchie est une pyramide qui écrase le pays et qui doit être mise à bas.

La violence de leurs dénonciations est telle que les « jeunes » auteurs doivent faire paraître leurs œuvres hors d'Egypte. C'est qu'ils posent que rien n'est possible tant que se perpétuent les structures actuelles et que, seule une révolution

AnIsl 15 (1976), p. 399-419 Nada Tomiche
Le roman égyptien après 1973... Sa place dans le monde arabe et l'image qu'en reçoit l'Occident.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

transformant le système de possession des biens parviendrait à déraciner la corruption qui ronge la société égyptienne.

Or la possibilité même d'une solution, si draconienne soit-elle, est déjà un symptôme de l'optimisme, de la confiance en l'avenir, des Egyptiens. Cet optimisme toujours renaissant situe la littérature égyptienne actuelle à une place particulière, dans les lettres arabes. Elle forme un trait d'union. D'un côté, elle se rapproche de la prose des romanciers palestiniens — contes et romans sur la résistance et la guerre contre Israël, où, l'ennemi étant circonscrit, les perspectives d'avenir sont claires et positives puisque « l'essentiel est de poursuivre la lutte ». Rien n'est perdu tant qu'on sait ce qu'il y a à faire. D'un autre côté, elle garde des affinités avec la littérature explosée qui fut la sienne et qui reste encore (pour combien de temps?) celle du renouveau syrien et nord-africain.

Le roman syrien surréaliste remonte, en fait, assez loin. De même qu'en Egypte, sous l'influence du mouvement dada et du théâtre symboliste, Bišr Fāris avait été, déjà dans l'entre-deux guerres, un pionnier de la littérature qu'on qualifiera d'« absurde » (*al-lā maʿqūl*), en Syrie, Zakariyyā Tāmir, dès 1960, publiait des contes « explosés » avant que s'en étende la vague. *Ṣahīl al-ǧawād al-abyaḍ* « Le hennissement du blanc coursier » paraissait à Damas en 1960 [1]. Déjà la haine, le sadisme et la torture nourrissaient les courts récits : « Je hais mon grand-père » *ana akrah ǧiddī;* « je serais heureuse si ma mère était morte » *sa-'akūn saʿīda law kānat ummī mayyita* [2]. Couteaux et plaies, machine et chômage, femme-objet de désir, meurtres, bains de sang, reviennent en obsessions. L'influence occidentale semble forte sur cet écrivain, celle de Freud, Sade et Baudelaire dans les images de femme-cadavre dont la chair se décompose sous les caresses dévorantes [3] et celle de Nerval peut-être aussi (*La main enchantée*) quand les mains du personnage semblent gagnées par une vie autonome et échapper à son contrôle [4], sans oublier ceux qu'il cite nommément : Dostoiewski, Sartre, Rimbaud, Lorca, Kafka.

Dans le monde de violence qu'il décrit, l'individu perd sa dignité, sa lucidité, vide et sans âme, souvent en proie à un besoin (cigarette, femme, faire pipi), ou atteint de schizophrénie, de dédoublement de la personnalité quand il se regarde

(1) Zakariyya Tāmir, *Ṣahīl al-ǧawād al-abyaḍ*, « Le hennissement du blanc coursier », Damas, *Maktabat al-Nūrī*, 1re éd. 1960; 2e éd. 1978.

(2) Id., *ibid.* (éd. 1978), p. 106.

(3) Id., *ibid.*, p. 30, 40.

(4) Id., *ibid.*, p. 48.

AnIsl 15 (1976), p. 399-419 Nada Tomiche
Le roman égyptien après 1973... Sa place dans le monde arabe et l'image qu'en reçoit l'Occident.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

évoluer dans une succession d'actes triviaux, dévalorisé par son « faire » velléitaire, par ses fantasmes, par la folie qui l'envahit, par ses questions sans réponses (« pourquoi dois-je vivre? Pourquoi ne puis-je pas mourir? ») et par sa désagrégation mentale et physique acceptée : « Je suis cendres, je suis araignée, je suis fumée, m'aimes-tu? m'aimes-tu? m'aimes-tu? » [1].

Un autre recueil de contes paraissait en 1963, *Rabīᶜ fil-ramād* « Printemps dans les cendres » [2]. Le titre du premier récit y est révélateur et eût pu servir à intituler l'ensemble : *Ṯalǧ āḫir al-layl* « Neige au bout de la nuit », tant le froid et les ténèbres pénètrent les personnages de ces histoires de mort et de haine. Le chat y rêve d'oiseaux sans ailes. Le jeune homme rêve de tuer la sœur aimée qui s'est enfuie. Fureur du père contre le fils, la fille et l'épouse, image de moutons égorgés, délires et cauchemars où se mêlent hier, aujourd'hui et utopies morbides. Les contes adoptent la démarche d'un monologue de patient psychanalysé. On y est très proche du surréalisme par l'écriture automatique. Le personnage est fortement culpabilisé, *anta muǧrim* « tu es un criminel » [3]. La sanction consistera à être débité en tranches, les doigts d'abord, puis un bras puis l'autre. Les descriptions relèvent du grand guignol. Elles révèlent une inadaptation au monde plutôt qu'une critique de la société. Les hommes sont méchants et cruels, et particulièrement la proche famille, père, mère, frère ou sœur, rarement les autorités et l'Etat. Le monde se divise « naturellement » en riches et pauvres, en hommes et femmes, les uns condamnés à l'esclavage et à l'humiliation, les autres, oiseaux de proie et rapaces désignés par le sort. Cette fatalité désamorce le côté contestataire de l'œuvre. On est dans un monde autre. Certains récits d'ailleurs commencent comme des contes de fées « Il y avait là-bas une petite ville sans murailles » [4], « Il était autrefois » [5], le paradis de légende se transforme rapidement en enfer et l'enfance innocente devient cupide et capricieuse. Sans responsables.

Un recueil, en 1973, *Dimašq al-ḥarā'iq* « Damas-incendies » [6] poursuit dans la même voie, avec les mêmes obsessions : sexe, couteau, et les mêmes oppositions : soleil-glace, impuissance-violence, été-hiver, femme-homme.

(1) Id., *ibid.*, p. 37 et p. 10.

(2) Zakariyyā Tāmir, *Rabīᶜ fil-ramād*, « Printemps dans les cendres », Damas, *al-Fann al-ḥadīṯ al-ᶜālamī*, 1963.

(3) Id., *ibid.*, p. 31.

(4) Id., *ibid.*, p. 104.

(5) Id., *ibid.*, p. 111.

(6) Zakariyyā Tāmir, *Dimašq al-ḥarā'iq*, « Damas-incendies », Damas, *Maktabat al-Nūrī*, 1re éd. 1973, 2e éd. 1978.

AnIsl 15 (1976), p. 399-419 Nada Tomiche
Le roman égyptien après 1973... Sa place dans le monde arabe et l'image qu'en reçoit l'Occident.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Mais l'intention politique devient plus évidente, sans être pour autant révolutionnaire : c'est un appel au secours (*istiġāṯa*) en faveur de « la terre qu'occupe l'ennemi » (*arḍ yaḥtalluhā l-'aᶜdā'*). On se bat pour un arbre, on jure de ne pas quitter le pays (*iqsimū ... alla tatrukū bilādakum*) [1]. Les dents de l'homme sont rognées par « l'impérialisme » [2] et la nostalgie est aiguë des gloires passées mortes sur les champs de bataille.

La technique surréaliste des associations d'images et de mots reste opératoire chez Zakariyyā Tāmir. Parce que son personnage court, l'association d'idées se fait avec « les pieds de la nuit », et la voix du muezzin se prolonge par « la voix de sa détresse » [3], l'action se dévalorisant en cliché. Les oppositions aussi reviennent entre riche et pauvre, jeune et vieux et le mécontentement social est détourné en haine des envahisseurs et des « vendus ».

Par la permanente reprise de clichés, d'allusions, un langage se constitue, nourri de psychanalyse, de souvenirs populaires, de références aux cultures internationales, par lequel Zakariyyā Tāmir exprime avec talent les sentiments de solitude et de peur de ses contemporains. Il incrimine la machine, la guerre, la mort, abstractions insaisissables qui font partie de l'arsenal logomachique que l'on a amèrement reproché aux écrivains arabes, après 1967. Faite de résonances, d'échos, d'harmoniques, l'œuvre est essentiellement suggestive.

La langue en est littéraire, mais ouverte aux néologismes (cigarettes), aux tournures de syntaxe dialectale où le rapport d'annexion classique est remplacé par une proposition relative (ainsi, par exemple : *ka-mūmis maᶜdatuhā bilā ḫubz*, littéralement « comme une prostituée, dont l'estomac est sans pain » [4], ou encore *fī ... ḥadīqa ǧamīla, warduhā ḥalima munḏu wilādatihi bi-ann taqṭaᶜahu-mra'a* « dans ... un joli jardin, dont les fleurs, il avait rêvé depuis sa naissance qu'une main de femme les cueillerait » [5]. Des dialogues entiers sont parfois en langue dialectale.

Mais c'est surtout la technique des séquences intercalées qui marque, dès ses origines, le genre du récit « explosé ». Ces séquences provoquent en général moins un bouleversement de la chronologie qu'un sentiment de répétition de

(1) Zakariyyā Tāmir, *ibid.* (éd. 1978), p. 97 et 114.

(2) Id., *ibid.*, p. 123.

(3) Id., *ibid.*, p. 159.

(4) Id., *ibid.*, p. 94.

(5) *Ṣahīl*, p. 90.

AnIsl 15 (1976), p. 399-419 Nada Tomiche
Le roman égyptien après 1973... Sa place dans le monde arabe et l'image qu'en reçoit l'Occident.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

scènes parallèles, de phrases incantatoires et poétiques, d'images de violence et de sexualité. A quoi s'ajoutent les références répétées à un bestiaire limité : chat, oiseaux, loup, cheval blanc, araignée, mouton égorgé, poisson et mer, à certains objets chargés d'affectivité : couteau, usine (= chômage), café (= plaisir, bien-être), cigarette (= besoin), miroir, pain sec, aux éléments surtout liquides, eaux, fleuve, bain de sang, pluie, poussière (= soif), nuages, cendres, fumée, neige ou glace, à des couleurs : blanc, noir, bleu, jaune, vert. D'où l'on serait tenté, comme le fait Ch. Mauron, de dégager certains mythes personnels.

C'est bien souvent la femme qui est au centre de sa vision. Elle est un corps-objet de désir, cadavre, faim, elle est la ville, la glace chaude, la terre (mère nourricière), la lune. Elle est aussi le Moi, chant, neige et blancheur, rires et pleurs, chair qui souffre, urine et crachats, révolte contre Dieu, prostituée et musique. Les réseaux de métaphores forment des systèmes complexes qui convergent pour suggérer un code dont le déchiffrage énonce le mépris de valeurs « déshumanisantes » comme l'amour, la religion, tels qu'ils sont vécus par l'homme moderne : tyrannie d'une part et esclavage de l'autre, mépris aussi de l'argent qui avilit ce qu'il achète (« quand tes poches seront pleines d'argent, la ville t'appartiendra »), qui rend fou et qui pousse au meurtre [1].

D'un recueil à l'autre, de 1960 à 1973, Zakariyyā Tāmir suit une courbe évolutive passant d'un absurde existentiel, d'une non communication, d'un individu passif, cloîtré en lui-même comme en un huis-clos, à la révolte contre les forces d'occupation, les systèmes qu'il qualifie de « capitalistes » et d'« impérialistes ». L'évolution se confirme dans le dernier recueil qu'il vient de publier, en 1978, *al-numūr fil-yawm al-ʿāšir* « Les tigres au dixième jour » [2].

Le pionnier que fut Zakariyyā Tāmir entraînait en Syrie un important mouvement littéraire « absurde » qui ne faiblit pas encore, en dépit d'un courant néo-traditionnel de romans à structures analytiques, illustré par la production d'un écrivain prestigieux comme ʿAbd al-Sallām al-ʿUǧaylī. C'est que le mouvement avait pour appui un groupe et un éditeur, « l'Union des écrivains arabes » (*Ittiḥād al-kuttāb al-ʿArab*) qui faisait paraître, à Damas, une collection d'œuvres « explosées», d'écrivains d'avant-garde de toutes nationalités. Un noyau se constituait

(1) *Ibid.*, p. 48, 92.

(2) Zakariyyā Tāmir, *al-numūr fil-yawm al-ʿāšir* « Les tigres au dixième jour », Beyrouth, *dār al-ādāb*, 1978.

AnIsl 15 (1976), p. 399-419 Nada Tomiche
Le roman égyptien après 1973... Sa place dans le monde arabe et l'image qu'en reçoit l'Occident.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

autour de ce centre et se développait. Ainsi, Yūsuf al-Ṣā'iġ, ʿAbd al-Nabī Ḥiǧāzī, Ḥaydar Ḥaydar poursuivaient l'expérience de Zakariyyā Tāmir et étaient tous publiés par l'Union des écrivains.

Yūsuf al-Ṣā'iġ fait paraître en 1974, *al-Masāfa* « La distance » [1] qui annonce la couleur dès la couverture, due à un dessinateur irakien : momie en bandelettes, pied agressif dans sa nudité, orteils et lignes géométriques tout un assemblage inquiétant et surréaliste.

Dans le texte, les glissements sont systématiques : confusion des dialogues et des indications scéniques, des personnes, Toi, Moi et Lui s'appliquant au même individu, destruction de la notion de temps « Il y a vingt ans, c'est-à-dire il y a deux jours, hier, aujourd'hui, demain » [2]. Les termes sont ceux de la violence : mort, meurtre, atrocités, tortures, mais le sens est ailleurs et cherche à exprimer l'inexprimable. Des personnages sans nom, ni visage, ni identité, désignés par Lui, A, B, Elle, Moi, Voix, fuient en permanence, comme dans un cauchemar, devant la menace, la peur d'on ne sait quoi, la nostalgie aiguë du sein maternel.

Monde en décomposition où la pluie tombe toujours, où l'amour se fait avec lâcheté, où l'on juge, sans critères ni lois, mais où rien n'est jamais innocent car tout est interdit. L'ami tue l'ami, à moins qu'il soit tué par lui, on ne sait pas très bien, car là comme chez Ionesco, « tout est possible, impossible ... ». A cette œuvre, l'auteur lui-même donne le nom de *qiṣṣa ǧadīda* « nouveau roman », pour se rattacher ainsi au mouvement littéraire français contemporain.

ʿAbd al-Nabī Ḥiǧāzī publie en 1970, *Qārib al-zaman al-ṯaqīl* « La nacelle du temps lourd » [3]. La guerre est au centre de ses préoccupations : aura-t-elle lieu? Les séquences se déroulent, synchroniques : soldats blessés couchés à l'hôpital et étudiants à la veille d'examens, informations sur la guerre entre la RAU et Israël et rappel historique de défaites passées. « Des tableaux surréalistes lui passent par l'esprit », dit l'auteur [4], « ... des explosions que le conscient n'avait pas le pouvoir de discerner». L'incohérence onirique des séquences successives apparaît comme voulue par un auteur influencé par le surréalisme et la psychanalyse.

[1] Yūsuf al-Ṣā'iġ, *al-Masāfa* (*qiṣṣa ǧadīda*), « La distance » (nouveau roman), Damas, *Ittiḥād al-kuttāb al-ʿarab*, 1974.

[2] Id., *ibid.*, p. 7.

[3] ʿAbd al-Nabī Ḥiǧāzī, *Qārib al-zaman al-ṯaqīl*, Damas, *Ittiḥād* ..., 1970.

[4] Id., *ibid.*, p. 18.

AnIsl 15 (1976), p. 399-419 Nada Tomiche
Le roman égyptien après 1973... Sa place dans le monde arabe et l'image qu'en reçoit l'Occident.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Mélange d'irréel valorisant (chevalier sur son coursier, décimant ses ennemis) et de réalité culpabilisante (adultère), le roman décrit avec minutie les tâtonnements pénibles d'un intellectuel velléitaire, lourd de bonnes intentions et de « complexes » (*anā muᶜaqqad*) [1], schizophrène (*inqiṣām al-šaḥṣiyya*) [2]. Ses bonnes intentions sont patriotiques et humanitaires. Mais il représente la majorité silencieuse, incapable de parvenir à un succès, éternellement défaite parce qu'au fond d'elle-même elle ne croit pas au succès, *Al-ḥaqīqa kuntu abḥaṯ wa anā atamannā l-ḫayba* « en vérité, je cherchais mais en souhaitant ne pas trouver » [3], tel est le mot de la fin, en dernière page du roman. Certaines allusions rappellent le célèbre poème de Nizār Qabbānī, au lendemain de la guerre de juin 1967, *ᶜAlā hāmiš daftar al-naksa* « En marge du livre de la défaite », où il accusait la logomachie arabe d'être responsable de la défaite. On retrouve cette idée chez ᶜA. N. Ḥiǧāzī « Nous devons être réalistes ... agir beaucoup et parler peu » *yaǧib an nakūna 'iǧābiyyīn ... nafᶜal al-kaṯīr wa naqūl al-qalīl.*

Même série de séquences décousues chez Ḥaydar Ḥaydar, dans *al-Wamḍ,* « L'éclair », recueil de contes, publié aussi en 1970 [4]. Même sentiment de perdition existentielle, d'inadaptation au présent, de nostalgie de l'enfance. Même langue à la fois dialectalisante (ici par l'usage répété des inchoatifs *rāḥ, ṣār,* « il se mit à », et une syntaxe souvent proche de celle du parler) et poétique par les images, les nostalgies, le vague à l'âme, et une atmosphère irréelle mais angoissante comme un rêve éprouvant avec eaux, chutes et guerres.

La plupart des récits se développent à la première personne du singulier, centrés sur le Moi. Ils semblent particulièrement incohérents par la juxtaposition de scènes où fusionnent Moi et Lui, le Moi étant aussi Lui et haïssant ce Lui. Juxtaposition aussi de scènes où se fondent mensonge et vérité [5], où, par volonté de choquer, l'auteur fait œuvre iconoclaste, transformant Marie en femme coupable et violée, et Joseph en son père et son époux à la fois.

Parfois, au début du conte, une sorte de « chapeau » rappelle en quelques phrases le fait divers dont s'inspire l'histoire : un jeune homme s'inonde de pétrole et se brûle vif, ou, ailleurs encore, Ġaylān le Damascène meurt en martyr. Ainsi

(1) Id., *ibid.*, p. 83.
(2) Id., *ibid.*, p. 59.
(3) Id., *ibid.*, p. 198.
(4) Ḥaydar Ḥaydar, *al-Wamḍ,* « L'éclair », Damas, *Ittiḥād* ..., 1970.
(5) Id., *ibid.*, p. 70.

AnIsl 15 (1976), p. 399-419 Nada Tomiche
Le roman égyptien après 1973... Sa place dans le monde arabe et l'image qu'en reçoit l'Occident.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

est révélé le processus de la création littéraire. Un drame est douloureusement perçu par l'auteur. L'anecdote est simple et claire. Mais l'approche narrative se fait alors par juxtaposition de séquences indépendantes — comme des élancements déchirants — dont la cohésion et le sens s'éclairent par leur rapprochement. Mort des canards sous les coups de fusil des chasseurs, suivie de scènes de souffrance et de mort d'une femme nue dans une chambre avec un homme et d'une autre qui accouche ailleurs, le rapprochement dégage, sans avoir à l'exprimer, l'idée du plaisir (chasseurs, amour) qui donne la mort, et de la souffrance (accouchement) qui donne la vie, soulignant l'indissociable fusion plaisir-mort-vie. De même, les éclairs, *flash,* brefs et successifs, homme/lapin, lapin/homme, suggèrent la poursuite, la fuite éperdue et la mort qui font coïncider le tissu de l'existence humaine et celui de la bête traquée.

Est-ce en réaction à cette tendance intellectuelle et ésotérique qu'une partie de l'intelligentsia se lance dans l'aventure et s'exprime en langage clair pour réclamer des droits précis, mettant en cause non seulement le Destin mais surtout les pouvoirs constitués et les structures sociales. Elle réclame le respect de la personne humaine et des libertés.

C'est ce retour de balancier qu'illustre l'actuelle littérature égyptienne en entrant dans une voie qui est loin d'être celle de la facilité — et encore moins celle de la sécurité.

La brièveté de la durée, en Egypte, de la littérature « explosée » (1967-1973), ne laisse pas de donner matière à quelques réflexions. Orientée vers la représentation d'un monde instable, atomisé, angoissant, elle a adopté une expression hostile aux structures traditionnelles, hachée, souvent proche du cri ou de l'incantation, comme en Syrie. Les sujets, les images rejetaient la cohérence, la démonstration et progressaient par recoupements, allusions aux mythes arabes et internationaux, tant musulmans que chrétiens, bibliques ou mythologiques.

La brutalité de l'apparition, la perfection dès 1967, d'une manière qui avait été expérimentée par des pionniers, dès l'époque de l'entre-deux guerres, ne lui laisseront pas le loisir d'évoluer, de s'infléchir selon les besoins du public. Celui-ci est submergé par sa littérature comme par son histoire. Il ne se raccroche plus ni à des valeurs anciennes, ni à des modèles culturels. Réceptif, il accepte sans disputer ni contester. Jamais l'écrivain arabe n'aura connu plus grande liberté dans sa création.

AnIsl 15 (1976), p. 399-419 Nada Tomiche
Le roman égyptien après 1973... Sa place dans le monde arabe et l'image qu'en reçoit l'Occident.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Il est vrai que la masse sociale susceptible de lire et de suivre le mouvement est très restreinte. Littérature d'un noyau d'intellectuels, destinée à une minorité d'aristocrates de l'esprit hostiles à l'aristocratie du pouvoir, la situation culturelle rappelle celle du XVIIIe siècle français. D'où l'emploi de moyens artistiques hautement sophistiqués, surréalistes et symbolistes. Mais la société arabe en état de guerres successives, de frustration au lendemain de révolutions senties comme des échecs, se retrouve dans l'image trouble que lui renvoie sa littérature. Elle y retrouve la perturbation des valeurs, la méconnaissance du positif et du négatif, du Bien et du Mal. C'est un malaise profond que transmettent le conte et la nouvelle, et toute une littérature qui se nie elle-même en tant qu'expression explicite par un suicide qui, en Egypte, a duré sept ans.

Mais la littérature est avant tout vie. Elle est réfractaire à la mort et renaît de ses cendres. Le mythe du phénix (*al-ʿanqā'*) est l'un des plus exploités, littérairement parlant. Il n'est pas jusqu'à la critique littéraire qui n'en ait l'usage quand, sous la plume de Ġālī Šukrī, paraît en 1978, *al-ʿanqā' al-ǧadīda,* « Le nouveau phénix » [1].

Mouvement à l'origine politique et artistique, le renouveau des années 1967-1973 devient progressivement culturel. La semi victoire de 1973 favorisera un retour à l'art d'écrire et à l'expression de sentiments plus complexes et plus nuancés que celui de la fureur ressentie sous l'effet de l'échec et de l'humiliation. La littérature après 1973 s'oriente donc vers une recherche de solutions. Les droits de l'homme retrouvent leur place dans une littérature non plus désespérée mais contestatrice. Le cri sauvage de naguère redevient diatribe. L'obsession alimentaire, la sexualité hystérique se calment. Le texte ne signifie plus un engloutissement de l'autre, un sadisme qui vire au masochisme. L'Etat policier, le déni de justice, la concussion sont affectés de coefficients négatifs. La mise à bas des structures entières, la révolution-guillotine sont positives. Mais ces valeurs et ces convictions doivent être dites clairement pour servir la lutte. La littérature revient dans la zone des idées claires et rejette l'ésotérisme. Anti-institutionnelle, elle se donne pour mission le déconditionnement, la dénonciation des lavages de cerveaux perpétrés par les diverses formes de propagande, le refus des fuites en avant dans la responsabilité rejetée sur les Autres. Le créateur cesse de se détruire et

[1] Ġālī Šukrī, *al-ʿAnqā' al-ǧadīda,* « Le nouveau phénix », Beyrouth, *dār al-ṭalīʿa,* 1978.

AnIsl 15 (1976), p. 399-419 Nada Tomiche
Le roman égyptien après 1973... Sa place dans le monde arabe et l'image qu'en reçoit l'Occident.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de se nier sous la forme du personnage en état de désagrégation, du «anti-héros.» Au contraire, il renaît ou se recrée — et il incarne tout son groupe social — par la lutte, la vision d'un système à détruire et d'un monde à sauver. La culture n'est plus condamnée à disparaître dans le chaos planétaire, mais au contraire, elle retrouve de nouvelles catégories logiques, une nouvelle échelle de valeurs. La littérature-constat d'échec s'ouvre sur la naissance d'une autre littérature, celle de la lucidité et de l'espoir.

L'Egypte est peut-être, une fois de plus, en train de frayer la voie et de prendre le tournant où s'engagera la fin du XXe arabe.

Que perçoit le public d'Occident de ces diverses tendances du roman moderne égyptien et arabe? Certes, il y a un mouvement de traduction d'œuvres récentes dans diverses langues d'Europe. Mais le choix des traducteurs porte le plus souvent sur les grands pionniers, Ǧubrān Ḫalīl Ǧubrān et, pour l'Egypte, Ṭāhā Ḥusayn, Tawfīq al-Ḥakīm et Maḥmūd Taymūr. C'est dire que l'image reçue est anachronique, discordante, en retard de cinquante à dix ans sur l'actualité [1].

A partir de 1969 toutefois, on traduit des auteurs plus récents, mais surtout des poètes comme Nizār Qabbānī, Maḥmūd Darwīš, Badr Šākir al-Sayyāb, Adonis. Un excellent romancier soudanais, al-Ṭayyib Ṣāliḥ, est presque entièrement traduit. En Egypte, une œuvre de 1947, de Naǧīb Maḥfūẓ, *Zuqāq al-Midaqq* est traduite en français en 1970 et en anglais en 1975. Là aussi, le choix a porté sur une œuvre vieille de plus de vingt ans. En fait, la place de l'Egypte dans le mouvement de traduction aujourd'hui pâtit de son importance relative, hier, quand les écrivains égyptiens étaient, avec Ǧubrān, les seuls auteurs arabes connus en Occident.

De l'avant-garde des années 1967-1973 un recueil de contes, *Arḍ ... arḍ* « Terre ... terre », de Ǧamāl al-Ġīṭānī, paraissait en anglais en 1972, mais au Caire, et restait ignoré des lecteurs étrangers.

Les lenteurs et les nécessités de rentabilité des maisons d'édition ne laissent jusqu'ici filtrer qu'une image figée et déformée d'une littérature arabe qui est aujourd'hui variée et agressive, expression d'écrivains en colère, traumatisés par l'histoire que vivent les nations arabes. Un tournant semble pourtant se dessiner.

[1] Cf. N. Tomiche, *La littérature arabe traduite. Mythes et réalité*, Paris, Geuthner-UNESCO, 1978.

AnIsl 15 (1976), p. 399-419 Nada Tomiche
Le roman égyptien après 1973... Sa place dans le monde arabe et l'image qu'en reçoit l'Occident.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

L'intérêt porté aux pays qui font l'actualité incite les éditeurs à une plus grande ouverture. Gallimard, le Seuil, Stock, sans oublier des maisons moins anciennes mais plus spécialisées comme Sindbad, ont en chantier un programme de traductions plus actuel. Mais le choix est éclectique. On parle de ʿUǧaylī, un doyen des lettres syriennes, et d'un jeune conteur de Syrie, Maḥmūd Mawʿid; l'UNESCO prépare la publication de récits et de poèmes palestiniens. Mais on ne prévoit guère de traductions de la littérature égyptienne actuelle. En 1978 encore paraissaient des traductions de l'autobiographie, écrite en 1950, d'Aḥmad Amīn, *My life,* traduite par I.J. Boullata, et des extraits d'œuvres de Ṭāhā Ḥusayn, *Au delà du Nil,* chez Gallimard [1]. Deux textes d'Egyptiens à la suite desquels il n'est plus de place pour des écrivains actuels. L'avant-garde pâtit du prestige de ses Anciens. Parviendra-t-elle à se faire traduire avant d'être devenue elle-même classique ?

Le problème est important non pas pour l'amour-propre national mais pour actualiser l'image que l'Occident se fait de l'Egypte, transformer la couleur locale et le folklore en révolte d'une société jeune, vivante et déchirée. Imagine-t-on ce que peut percevoir un lecteur occidental, à travers les traductions multiples du Libanais Ǧubrān ou, plus récentes, de Laylā Baʿalbakī, de la tragédie vécue par le Liban depuis 1972? La méconnaissance de la littérature d'un pays comme l'Egypte peut conduire à la méconnaissance de ses problèmes. Et en fait, tout se passe comme si les lecteurs occidentaux, de par le choix que leur offrent les traducteurs, avaient à perpétuer une tradition, l'image d'une Egypte ancienne, colonisée, vue dans un contexte périmé et inchangé.

Il devient urgent que se modifie cette vision folklorique où sont gommées les révoltes et mis en valeur des modes de vie tirés du musée.

[1] De même, dans la collection « Studies in Middle Eastern Literature » c'est encore Naǧīb Maḥfūẓ qui est traduit par A. Abadir et R. Allen, *God's World* [*Dunyā Allāh,* 1963], Londres 1973. Dans une autre collection spécialisée, « Arabic translation series of the Journal of Arabic literature » c'est un pionnier qui est traduit, Mikhail Naimy, *A new year. Stories, autobiography and poems,* trad. J.R. Perry, Leyden, Brill, 1974, et un grand Ancien, Taha Husayn, *A passage to France,* 3e vol. de son autobiographie, traduit par K. Cragg, 1976.

AnIsl 15 (1976), p. 399-419 Nada Tomiche
Le roman égyptien après 1973... Sa place dans le monde arabe et l'image qu'en reçoit l'Occident.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net